Des chercheurs le montrent : l’Occident s’ effondre plus vite que prévu | G. Ceddia & J. Bergamo

L’effondrement de l’Occident est avant tout dû à l’échec de son système économique. Le capitalisme débridé conduit à l’autocannibalisation prévisible du libéralisme. Graziano Ceddia et Jacopo Bergamo rejoignent Pascal pour explorer les liens entre le capitalisme, la destruction écologique et l’agitation sociale croissante en Europe. S’appuyant sur une analyse marxienne, ils discutent des manifestations, des inégalités, de l’impérialisme et des limites de l’investissement vert. La conversation aborde le développement de la Chine, les formes de propriété concurrentes et la résilience du capitalisme. Ceddia et Bergamo plaident pour la démocratie économique et la fourniture publique des services essentiels, tandis que Lottaz les pousse à préciser les alternatives concrètes, la réforme monétaire et les possibilités de changement social et écologique. Liens de Graziano et Jacopo : Leurs travaux dans Monthly Review : https://monthlyreview.org/article-author/jacopo-nicola-bergamo/ Liens de Neutrality Studies : Substack de Neutrality Studies : https://pascallottaz.substack.com Soutenir Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com/donate Boutique de Neutrality Studies : https://neutralitystudies.com/shop Chapitres 00:00 Manifestations et agitation sociale en Europe 05:48 Graziano sur les racines du mécontentement 09:58 CRISES : relier société et écologie 13:38 Capitalisme, impérialisme et climat 22:21 La Chine et les modèles économiques concurrents 25:10 L’investissement vert peut-il sauver le capitalisme ? 34:24 Démocratie économique et services essentiels 44:13 Monnaie, dette et transformation des rapports sociaux

#Pascal

Bienvenue à toutes et à tous sur Neutrality Studies. Aujourd’hui, pour la première fois, je reçois deux collègues européens, les docteurs Graziano Ceddia et Jacopo Bergamo, deux chercheurs affiliés à la Société internationale d’études socio-écologiques critiques, CRISES en abrégé. Leurs travaux se situent au croisement de l’écologie et du marxisme. Graziano, Jacopo, bienvenue.

#Graziano Ceddia

Merci. Merci, Pascal. C’est vraiment un plaisir d’être ici avec vous.

#Pascal

C’est un plaisir de vous recevoir tous les deux. Et ce que vous faites est vraiment passionnant, puisque vous travaillez, en gros, sur le marxisme et l’écologie. On va en parler dans un instant. Mais comme vous êtes tous les deux en Europe, je crois, Jacopo, qu’on va commencer par vous. Vous

êtes en Espagne. Il faut qu'on parle un peu de toute l'agitation en ce moment, de toutes ces manifestations. Qu'est-ce que vous observez ? De quoi êtes-vous témoin ? Et quelle est la situation sur place en ce moment ?

#Jacopo Bergamo

Eh bien, je pense que ce qui a commencé en France est en train de se propager, avec un nouveau mode de mobilisation qui inclut aussi les immigrés de deuxième génération. Ce qui le caractérise, ce n'est pas un degré élevé de politisation, mais un degré élevé de radicalité. Et je soupçonne que cela tient à la désintermédiation de la société. Comme on le sait, de manière générale, ici, en Europe, les organisations de gauche, les syndicats et les partis ne traversent pas leur meilleure période.

Cependant, la colère est vive à cause des conditions de vie. Ici aussi, au cœur du capitalisme mondial, les sociétés traversent une période difficile, parce que l'accumulation du capital, comme Marx nous l'a enseigné, mine toujours les deux sources de la richesse : la nature et les travailleurs. Et c'est exactement ce qui se passe : les conditions de vie se dégradent sans cesse, le coût de la vie augmente, et la guerre menace gravement nos conditions de vie et notre possibilité de vivre en paix. Elle entraîne aussi des coûts énormes. Il y aura des coupes dans les dépenses publiques dans tous les États.

Et me voilà en Espagne, où la situation est particulière puisque, comme la plupart de nos auditeurs le savent peut-être, l'Espagne a probablement le dernier gouvernement de centre gauche en Europe. Malgré certaines insuffisances dans sa capacité à proposer une alternative au statu quo, il a réalisé des avancées importantes, y compris sur le plan symbolique, en reconnaissant la Palestine, en s' opposant à la politique de Netanyahou et en dénonçant le génocide en Palestine, à Gaza. Il s'est aussi fermement opposé à l'augmentation des dépenses militaires à cinq pour cent, comme le demandent les États-Unis. Et maintenant, Pedro Sánchez, le Premier ministre, a démissionné à la suite des manifestations massives contre les conditions de vie, parce que les prix du logement s' envolent. Et il y a eu un incident particulier : l'expulsion de Marie Carmen, une dame de quatre-vingt-sept ans, expulsée par ce qu'on appelle un « fondo buitre », un fonds vautour, détenu par…

#Graziano Ceddia

Un fonds vautour. C'est un fonds spéculatif.

#Jacopo Bergamo

Exactement. Et cela a entraîné une mobilisation massive, dans l'esprit du mouvement des Indignés de deux mille onze. Il y a des rassemblements sur les places de tout le pays. Et ici, par rapport à la France, les manifestations sont généralement très pacifiques. Pedro Sánchez, le dirigeant du PSOE et actuel Premier ministre, a donc décidé de saisir cette occasion pour avancer les élections ici, en Espagne. C'est l'occasion de résister à la montée de la droite et des néofascistes, parce qu'il est bien

plus favorable de débattre de questions sociales, comme le prix des logements, plutôt que du sujet précédent, la prétendue invasion de migrants en provenance de Ceuta. Les élections auront donc lieu le vingt-neuf novembre. Cependant, nous avons déjà vu des provocations de la droite à Bilbao, et nous commençons aussi à voir des affrontements avec la police à Barcelone. Ce n'est pas un terrain favorable pour la gauche si elle veut remporter les élections. On verra ce qui se passe, mais ce qui se joue en Espagne en ce moment concerne toute l'Europe.

#Pascal

Graziano, un petit mot sur les manifestations auxquelles on assiste. Elles s'étendent vraiment de la France à toutes sortes d'endroits en ce moment. Selon vous, d'où vient ce mécontentement ? Et comme l'a dit Gioppo, il est bien sûr indissociable de la situation économique dans son ensemble, qui ne cesse de se dégrader en Europe. Au fait, juste une petite parenthèse. Le meilleur moyen de soutenir cette chaîne, c'est de vous inscrire gratuitement à ma newsletter sur Substack. Vous pouvez aussi nous soutenir en y prenant un abonnement payant, ou acheter certains de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies.com. Les liens sont ci-dessous. On se retrouve là-bas.

#Graziano Ceddia

Oui, merci beaucoup. Je voudrais juste faire une remarque préliminaire : ici, je m'exprime au nom de l'association, et non à titre personnel. Et pour rebondir sur ce qu'a dit Jacopo, je peux peut-être dire quelques mots sur ce qui se passe en Italie. D'ailleurs, cela ferait aussi le lien avec les travaux de l' association scientifique Crisis. En Italie, il y a eu d'importantes manifestations, notamment dans le sud, avec des barrages mis en place par des travailleurs de la logistique et des agriculteurs. Et ce qui a motivé ces blocages, qui ont perturbé l'ensemble de la logistique, mais aussi, par exemple, l' approvisionnement en essence, c'est bien sûr la hausse du prix du gazole, qui touche de plein fouet aussi bien les agriculteurs que les travailleurs de la logistique.

Donc là, on voit vraiment comment, si vous voulez, des événements qui peuvent se jouer à une échelle plus mondiale trouvent un fort écho dans ce qui se passe en Italie. Et je tiens à dire que ce qu'on a vu dans les médias, c'était simplement des vitrines brisées dans une boutique Gucci à Milan. Mais c'était vraiment, je dirais, l'aspect le moins important de ces manifestations, qui ont de fait paralysé le sud de l'Italie. Il y a eu des pénuries de fruits frais, de légumes, de lait et d'autres produits frais dans les supermarchés des grandes villes du Sud. Et les médias en ont très peu parlé.

Je dirais donc que les questions évoquées par Jacopo — le coût de la vie et la qualité de vie — étaient vraiment au cœur de ces manifestations. Et il est révélateur que les travailleurs de la logistique et les agriculteurs en aient été les principaux initiateurs. Parce que je dirais que l' agriculture souffre non seulement de la hausse du prix du gazole, bien sûr, mais aussi des chaleurs extrêmes et des phénomènes météorologiques extrêmes que nous avons connus cet été. Vous voyez donc que, même quand on parle du prix du gazole et du pétrole, la question du changement climatique entre déjà en jeu. On a donc, d'un côté, la hausse du coût de la vie, qui touche certaines

personnes de façon disproportionnée, tout en profitant à d'autres de façon tout aussi disproportionnée.

Donc, les multinationales qui vendent du pétrole ou des céréales, par exemple, profitent bien sûr largement de la hausse des prix. Elles réalisent des bénéfices supplémentaires, aussi bien dans le secteur pétrolier que dans le secteur alimentaire. Mais pendant ce temps, les gens ordinaires, vous savez, n'ont plus les moyens de vivre. Et je dirais que c'est la même chose pour le changement climatique. Le changement climatique est très avantageux et très rentable pour certaines personnes, mais, vous savez, il affecte vraiment la vie de beaucoup d'autres. Les questions écologiques comme les questions sociales sont donc vraiment au cœur des mouvements de protestation auxquels on assiste.

Et je voudrais peut-être simplement conclure en disant que, vous savez, ce que les gens réclament, c' est bien sûr la sécurité, mais une sécurité qui leur permette de vivre dignement. Voilà, ils veulent donc être protégés contre le changement climatique. Ils veulent être protégés contre les difficultés liées à la vieillesse, vous savez, pouvoir compter sur un système de santé qui fonctionne bien. Ils veulent que leurs enfants puissent aller dans des écoles publiques qui ne tombent pas en ruine. Ce sont donc, je dirais, ces revendications qui alimentent les manifestations et qui trouvent véritablement leur origine dans les questions écologiques et sociales, désormais étroitement liées. Et c'est là, je dirais, qu'intervient Crisis. C'est une association.

#Pascal

Oui, parlons-en un peu plus maintenant. Vous avez donc fondé cette organisation, la Société internationale d'études critiques en écologie sociale, avec ce formidable acronyme : CRISIS. Sur quoi portent vos travaux, et comment abordez-vous cette question socio-écologique ?

#Jacopo Bergamo

Ou comment faudrait-il aborder la question ?

#Graziano Ceddia

Oui, je vais peut-être dire quelques mots, alors, Jakob, si vous permettez. Bon, le sigle, vous savez, n'a pas été facile à trouver, mais on a fini par tomber dessus. Je dirais que nous assistons à de multiples crises : la crise écologique, avec le changement climatique et la perte de biodiversité, et les niveaux extrêmes d'inégalité qu'Oxfam nous rappelle chaque année.

Je veux dire, pas besoin de se tourner vers Oxfam. Il suffit de regarder les données de la Banque mondiale pour se rendre compte que la moitié de la population mondiale vit avec moins de dix dollars par jour en parité de pouvoir d'achat. Et ce n'est pas grand-chose, vous savez. Essayez de vivre avec dix dollars par jour, de payer le logement, les factures, la nourriture, enfin, tout. C'est

impossible. Donc, évidemment, il y a un problème. Et on a beaucoup entendu le terme « polycrise », d'accord ? En soi, ce n'est pas un mauvais terme. Il désigne simplement le fait qu'il y a plusieurs crises. Mais ce que ce terme ne dit pas, c'est qu'il existe peut-être une seule et même cause structurelle à toutes ces crises, aussi bien écologiques que sociales.

Et l'analyse marxienne est vraiment puissante, parce qu'elle permet de mettre au jour les ressorts structurels profonds de ces crises. Pour être honnête, je dois dire qu'il y a eu récemment des contributions importantes. Par exemple, si vous lisez le rapport de deux mille vingt-quatre de la Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques, l'IPBES, il parle ouvertement des causes profondes et de la nécessité de transformer notre système économique mondial. De même, le sixième rapport d'évaluation du GIEC commence à évoquer, peut-être de façon plus édulcorée, l'existence de facteurs structurels. Mais je dirais que, dans l'ensemble, la communauté scientifique n'a pas voulu, ou n'a pas pu, vraiment approfondir ces facteurs structurels et les mettre au jour.

Et l'analyse marxienne a vraiment cette formidable capacité à rendre visibles les contradictions du processus d'accumulation du capital. Et il y a cette idée que Jacopo a déjà évoquée : dans le processus d'accumulation du capital, on assiste à la destruction des sources de la valeur, à savoir la nature, le travail et les êtres humains. Donc, à la fois les dimensions sociales et écologiques, qui sont les sources de notre richesse et de notre bien-être. Et donc Crisis, en tant qu'association scientifique, veut vraiment offrir un espace où ce débat puisse s'élargir et se développer sur le plan scientifique, en organisant des conférences, en créant des espaces et des possibilités de collaboration entre des chercheurs du nord, du sud, de l'est et de l'ouest du monde autour de ces questions. Peut-être que Jacopo a envie de…

#Pascal

Permettez-moi de poser une question à ce sujet, parce que, vous savez, ces dix ou quinze dernières années, il y a eu beaucoup de conférences, d'abord sur les objectifs du Millénaire pour le développement, puis sur les objectifs de développement durable. Et le mot « durabilité » est tellement à la mode que même les fonds spéculatifs et les banques d'investissement l'inscrivent dans leurs chartes et autres documents. Pourtant, comme vous le dites, Graziano, je vois rarement les gens vraiment creuser les causes profondes, les causes économiques des catastrophes ou des crises auxquelles nous assistons. Alors, Jacopo, comment l'expliquer ? Et quelle est, selon l'analyse marxiste, la cause profonde de ces problèmes ?

#Jacopo Bergamo

Eh bien, comme l'a dit Graziano, la communauté NTV reconnaît cette multiplicité de crises, et certains commencent déjà à penser qu'elles pourraient avoir un moteur commun, lié à l'accumulation du capital. Mais notre analyse doit être plus concrète, moins abstraite. Il ne s'agit donc pas seulement de l'accumulation du capital, mais du capitalisme qui entre dans une phase particulière,

celle de l'impérialisme. Et l'impérialisme ne se résume pas à cela. Nous savons que le capitalisme est une logique sociale, un rapport social qui fonctionne indépendamment de la volonté des gens.

Cependant, ce genre d'analyses reste, d'une certaine manière, trop abstrait : on considère qu'une personne au pouvoir représente les intérêts du capital, alors que la réalité est complexe. Comme nous l'avons déjà montré, les crises sociales et écologiques sont liées. Mais, en même temps, ce qui se passe dans le monde relève d'une forme de simplification, dans la mesure où une partie du monde, le monde occidental, est dominée par les États-Unis. Même si, oui, les multinationales adhèrent au concept de développement durable, le capital occidental, le capital américain, lie son destin aux pétrodollars. Et cela signifie que, malgré les discours, nous ne sommes plus en deux mille ni en deux mille dix. Les États-Unis ne sont plus disposés à ne serait-ce que tenter une révolution capitaliste verte. Aujourd'hui, le capitalisme occidental est de plus en plus lié au pétrole et à l' industrie de l'armement, à l'industrie de la guerre.

Et c'est une phase particulièrement dangereuse. Pourtant, de façon très contradictoire, les pays du Sud cherchent à démocratiser les institutions internationales et à rééquilibrer les relations entre les pays du Nord et les pays du Sud. Et plus précisément, la Chine se tourne vers les énergies renouvelables, en partie pour des raisons stratégiques. C'est important pour sa sécurité énergétique à l'échelle nationale, mais c'est aussi important pour le reste du monde, parce que la Chine produit des énergies renouvelables bon marché et crée les conditions de cette transition énergétique dans le reste du monde. Voilà, nous devons donc faire face à toute cette complexité, telle qu'elle se déploie concrètement. Et notre modeste contribution scientifique s'inscrit dans un monde qui se divise de plus en plus et qui est…

#Jacopo Bergamo

D'une manière ou d'une autre, certains poussent à une nouvelle guerre froide. Notre objectif, c'est de jeter des ponts au sein de la communauté scientifique et de renforcer les échanges entre l'Est et l' Ouest, entre le Nord et le Sud. C'est ce que nous avons fait avec un congrès à Venise, à l'UAB, en deux mille vingt-cinq, « Marx in the Anthropocene ». Ça a été un succès, avec la participation de trois cents chercheurs, venus notamment des pays du Nord et du Sud. Et nous renouvellerons l' expérience l'année prochaine à Venise, en deux mille vingt-sept. Alors restez à l'écoute, suivez-nous, parce que nous aurons très bientôt des nouvelles intéressantes à vous annoncer.

#Graziano Ceddia

J'aimerais peut-être juste ajouter quelque chose sur la durabilité, qui, franchement, ne veut plus rien dire. Si tant est que ça ait jamais voulu dire quelque chose, je n'en sais rien, mais le terme a complètement perdu son sens. C'est donc simplement devenu un moyen de faire du greenwashing, de donner un vernis écologique et d'ouvrir de nouveaux espaces d'accumulation. Mais comme l'a souligné Jacopo, cette époque est bel et bien révolue, dans le sens où le capital se heurte à des obstacles objectifs et matériels au processus d'accumulation, en particulier au centre, où le mode de

fonctionnement reposait sur la financiarisation. Et, en fin de compte, je pense que le capital ne s' intéresse qu'à la valeur d'échange — et c'est là que l'analyse théorique est importante. La valeur d' usage n'est qu'un support de la valeur d'échange.

Voilà donc l'origine de la financiarisation. Mais les pays du Sud ont commencé, d'une certaine manière, à se retrouver en position de mener un développement économique en partie indépendant, au sens où il sert leurs propres intérêts. Et cela représente un obstacle important à l'accumulation financière au centre. À ce stade, bien sûr, la durabilité n'entre plus du tout en ligne de compte, parce que le capital au centre se bat bec et ongles, en fait, pour rouvrir des espaces d'accumulation. Et si cela implique de démanteler tout le programme en faveur du développement durable et de se recentrer sur le secteur pétrolier, sur le secteur du charbon, eh bien, peu importe. Le problème, c'est donc véritablement une crise de l'accumulation au centre, déclenchée en partie par l'émergence de pays du Sud qui commencent à poursuivre des formes de développement plus ou moins autonomes et centrées sur leurs propres besoins.

#Pascal

Pouvez-vous nous expliquer cela ? Je ne sais pas qui de vous est le mieux placé pour répondre, mais pourquoi le concept d'accumulation du capital est-il si important pour comprendre le développement de l'économie capitaliste moderne ?

#Graziano Ceddia

Non, je peux essayer de répondre, et Jacopo pourra compléter ensuite. Eh bien, le capital n'est pas une chose. C'est la première chose à comprendre. Le capital est un processus. Le capital, c'est de la valeur qui se valorise elle-même. Donc, l'accumulation du capital, c'est en fait le capital lui-même, et il n'y a pas de capital sans accumulation du capital. Et puisque nous vivons dans une économie mondiale capitaliste, cela signifie que l'objectif de cette économie est de continuer à accumuler du capital sous forme de profit. Et la satisfaction des besoins humains n'est qu'accessoire dans tout ce processus. Mais l'accumulation perpétuelle du capital se heurte, je dirais, à des limites physiques, comme on le voit, par exemple, avec les lois de la thermodynamique, le changement climatique et la perte de biodiversité. C'est donc un élément important.

En même temps, l'accumulation du capital ne se fait pas, je dirais, de manière homogène à travers le monde. Le monde capitaliste se divise entre un noyau, ou un centre, et une périphérie. Et donc, la manière dont le capital s'accumule au centre n'est pas la même qu'à la périphérie. Et par périphérie, je fais surtout référence à ce qu'on appelait, je dirais, le Sud global. L'idée, c'est donc que les pays du Sud global ne sont pas des pays non capitalistes. Ils sont pleinement intégrés au capitalisme. Simplement, dans ces pays, le capitalisme se développe à travers ce qu'on appelle le sous-développement. Et donc, je ne sais pas, peut-être que Jacopo souhaite intervenir ici et ajouter quelque chose sur l'accumulation du capital.

#Jacopo Bergamo

Oui, je suis tout à fait d'accord avec Graziano, dans le sens où, comme il l'a dit, le capitalisme est une logique sociale d'accumulation caractérisée par un échange continu entre l'argent et les marchandises. Et le fait est que l'argent est le seul moyen de comparer les choses dans la logique capitaliste. Le changement ne peut donc être que quantitatif, et non qualitatif. Ainsi, l'accroissement du capital constitue toute la logique sociale qui structure les activités humaines à l'échelle mondiale. Ce rapport social, caractéristique du mode de production capitaliste, coexiste avec d'autres modes de production, mais c'est lui qui est hégémonique et dominant à l'échelle mondiale.

Il y a eu d'autres tentatives pour construire une nouvelle logique, celle d'une organisation socialiste de la société, caractérisée par une économie planifiée. Il n'existe pas de recette pour une telle entreprise, et beaucoup de ces tentatives ont échoué. Mais depuis les années quatre-vingt, on voit apparaître de nouvelles expériences, qu'on qualifie à tort de sortes d'économies mixtes. La question est la suivante : dans cette coexistence de différents modes de production, lequel est dominant ?

Eh bien, on voit que des pays grands comme des continents, comme la Chine, utilisent le capital. Il y a des capitalistes dans leur propre pays, mais la différence, c'est qu'en Chine, on ne change pas le parti, on change les politiques, et les politiques ont beaucoup changé. On voit comment ils laissent les capitalistes mondiaux pénétrer leur organisation sociale, et comment ils s'en servent pour atteindre leur objectif de développement. Mais ce faisant, ils créent une masse économique suffisante pour que les autres pays qui veulent s'émanciper des politiques économiques des pays du Nord disposent désormais d'un autre pôle vers lequel orienter leur économie. Cela se caractérise par ce qu'ils définissent comme une coopération et des accords de type gagnant-gagnant. Cela signifie que l'alternative au capitalisme s'ancre davantage dans les conditions matérielles que dans, comment dire, une sorte de comportement réaliste. Et c'est important. Ce n'est probablement pas exactement la même chose que ce qui s'est passé au vingtième siècle. C'est quelque chose de très différent, mais je pense qu'il existe aujourd'hui une alternative beaucoup plus concrète à un système organisé uniquement autour de l'accumulation capitaliste.

#Pascal

Est-ce que je peux poser une question qui me tient vraiment à cœur ? Le mode de production capitaliste — et, avec lui, l'écologie elle-même — est-il voué à l'échec, ou est-ce qu'on n'a tout simplement pas encore trouvé les bons réglages ? Je vais vous donner un exemple. J'ai une bonne amie, quelqu'un de très sincère. Elle travaille dans une banque d'investissement et gère un fonds. Elle m'a dit qu'elle était profondément convaincue que le capitalisme, dans son ensemble, n'était pas le problème. Le problème, ce sont les objectifs et les valeurs du système actuel en matière de société. Elle m'a donné cet exemple : « Regardez, en ce moment, la durabilité est un mot très à la mode, et en fait, c'est une bonne chose. » En tant que gestionnaire de fonds, elle peut désormais intégrer à son fonds des entreprises et des groupes qui affichent officiellement des objectifs de durabilité dans leurs portefeuilles et qui, vous voyez, font réellement — ou du moins prétendent faire

— des choses bénéfiques pour l'écologie, pour la nature, et ainsi de suite, ou qui essaient de réduire leur impact négatif.

Et elle peut privilégier ces entreprises plutôt que celles qui s'en moquent, ou les grandes compagnies pétrolières, par exemple, qui sont très polluantes. Et donc, ce fonds va générer davantage de capital, n'est-ce pas ? Parce que c'est tout l'intérêt. Et les fonds de pension, entre autres, peuvent y investir. Donc, par une boucle de rétroaction, on peut renforcer la transition vers une finance plus écologique. Je pense qu'elle est tout à fait sincère quand elle avance cet argument. Et elle dirait alors : non, non, le problème, ce sont les ajustements à la marge et les valeurs de la société, pas le mode de production capitaliste. Que lui répondriez-vous ? Graziano, peut-être, pour commencer ?

#Graziano Ceddia

Oui, bien sûr. Alors, je pense qu'il est important de dire que, tout d'abord, vous savez, le capital et le capitalisme ont eu — et ont parfois encore — un aspect progressiste. Marx dit clairement que le rôle du capitalisme est de développer les forces productives, ce qu'on appelle, en fait, la productivité du travail. Sans le développement de ces forces productives, une transition vers une autre formation sociale, un autre mode de production, ne serait pas possible. Je dirais donc qu'il ne faut pas rejeter en bloc les acquis du développement capitaliste. Mais le capitalisme est un phénomène historique, tout comme l'était le féodalisme, tout comme l'était la société romaine antique.

Et donc, je pense que le capitalisme a connu une phase ascendante, mais que nous entrons maintenant véritablement dans une phase descendante, de plus en plus déstabilisatrice. Et bien sûr, votre ami, vous savez, parle de la possibilité de faire des investissements qui peuvent sembler bénéfiques sur le plan écologique. Mais quand on regarde la situation dans son ensemble, on constate que, derrière même les interventions les plus anodines à l'échelle locale, il y a un processus mondial de dégradation, de destruction écologique, de destruction sociale, qui, en réalité, s'accélère. Et quand votre ami dit que le problème, ce sont les valeurs de la société, je pense que l'analyse marxienne est ici très importante, parce que, au fond, d'où viennent ces valeurs ?

Vous savez, elles ne surgissent pas spontanément dans la tête des gens. L'un des premiers livres que Marx a écrits avec Engels, c'est The German Ideology, et il y critiquait vraiment ces idéalistes allemands. Alors, je ne peux pas citer la phrase exacte, mais il dit, vous savez, que ce ne sont pas les idées qui déterminent concrètement le comportement matériel des gens, si vous voulez. C'est l' inverse. Vous savez, avant de penser, un homme doit manger, d'accord ? Et un homme qui ne mange pas ne peut pas penser. Donc, c'est en fait du mode de production qu'émerge aussi ce qu'on appelle la superstructure, si vous voulez, qui comprend les idéologies, mais aussi les institutions, n' est-ce pas ? Alors, d'où viennent vraiment ces valeurs sociales ?

Ce sont, en fait, des manifestations du mode de production capitaliste lui-même. Et je ne remets pas en cause la sincérité de votre collègue. Je suis sûr qu'elle a l'intention de faire de grandes choses. Mais à l'échelle mondiale, si l'on regarde la situation dans son ensemble, malgré toutes ces

formidables initiatives en faveur du développement durable, on constate une dégradation constante. Je dirais même qu'elle s'accélère. Le changement climatique s'accélère. La perte de biodiversité s' accélère. Si vous regardez les inégalités, vous savez… pardon, nous sommes au bord de conflits armés majeurs. On voit donc les contradictions s'exacerber de toutes parts, malgré toutes ces interventions, qui sont peut-être sincères. Et, au bout du compte, la question reste toujours de savoir qui fait le plus de profits.

Donc, on en revient toujours à la même chose, vous savez : votre collègue a peut-être une âme très douce, mais si quelqu'un d'autre arrive et rapporte plus d'argent qu'elle, eh bien, elle cessera d'agir dans l'intérêt de ce capital-là. Et la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui, c'est en fait une situation de régression, je dirais, de démantèlement de la protection sociale et de la protection de l'environnement. Regardez ce qui se passe aux États-Unis, mais ça ne se limite pas aux États-Unis. On voit donc partout des attaques contre l'État-providence et contre la protection de l' environnement, à l'échelle mondiale.

#Pascal

Donc, ces attaques contre l'écologie et la société, Jacopo, sont inhérentes au système, selon votre analyse, c'est bien ça ?

#Jacopo Bergamo

Oui, absolument. Je suis aussi tout à fait d'accord avec Graziano. Cependant, les chercheurs qui s' appuient sur la pensée de Marx doivent avoir conscience de cette tendance, chez les marxistes, à déclarer que, cette fois, le capitalisme touche vraiment à sa fin. Or, le mode de production capitaliste a déjà démontré à plusieurs reprises qu'il était très résilient, parce qu'il se caractérise par une révolution permanente des forces productives. Et c'est ce qu'on voit en ce moment : la nouvelle promesse du capitalisme, c'est de relancer l'accumulation à l'échelle mondiale grâce à l'intelligence artificielle, aux centres de données, et ainsi de suite. Ce que je dirais à ce sujet, c'est donc qu'une autre contradiction qui caractérise le capitalisme, c'est la socialisation constante du travail et la privatisation des profits.

Cela signifie que le pouvoir se concentre et se centralise entre des mains de moins en moins nombreuses. Et c'est une contradiction très importante dont nous devons avoir conscience. Cela signifie aussi que cette socialisation constante du travail implique, en réalité, une économie beaucoup plus planifiée. Et quand je parle d'économie planifiée, je ne fais pas seulement référence au contrôle des prix, mais à l'auto-organisation de notre métabolisme avec le reste de la nature. Nous vivons sur une planète, et nous avons prospéré au cours d'une époque géologique, l'Holocène, caractérisée par un ensemble de limites planétaires. Et la communauté scientifique s'accorde aujourd' hui à dire que, si notre civilisation veut prospérer, nous devons rester dans un espace sûr, tout en garantissant la satisfaction d'un ensemble de besoins sociaux et le respect des droits humains.

Donc, pour y parvenir, il est important non seulement de socialiser le travail grâce aux nouvelles technologies, mais aussi de l'organiser de manière rationnelle. Et c'est là le grand apport du marxisme : le capitalisme a une nature contradictoire, mais aussi progressiste. Cependant, c'est un mode de production qui, en définitive, ne peut pas répondre aux besoins des êtres humains et de la société. Cela exige une transition : pas seulement le développement des forces productives, mais aussi le passage à d'autres rapports de production, caractérisés par une compréhension beaucoup plus rationnelle et scientifique de la relation entre les êtres humains et la nature.

#Pascal

Alors, Graziano, quelle est la solution pour sortir de la crise écologique, de la crise du coût de la vie, de la crise de la production et de la crise de la violence, avec les guerres auxquelles nous assistons ? Quel type de mode de production permettrait d'améliorer la situation en s'attaquant aux causes profondes de ces crises ?

#Graziano Ceddia

Pourquoi me demandes-tu, Timo, si je peux proposer une solution ?

#Pascal

Vous avez six ou sept minutes, au fait.

#Graziano Ceddia

Non, mais je pense que Jacopo y a déjà fait allusion. Le capitalisme a un côté progressiste et, à mon avis, il a accompli de grandes choses en matière de développement des forces productives et de la technologie. Je veux dire, pensez à la chirurgie à cœur ouvert et aux progrès de la médecine, pour ne citer qu'un exemple, vous voyez ? Je trouve donc cela tout à fait remarquable. Mais c'est aussi un développement contradictoire, parce que ces grandes avancées sociales reflètent ce que Jacopo a appelé la socialisation croissante du travail. Aujourd'hui, si vous regardez votre téléphone portable ou le petit-déjeuner que vous prenez, tout cela fait en réalité intervenir le travail de centaines, de milliers de personnes à travers le monde. Ce qui n'était peut-être pas le cas il y a deux cents ans. Le travail a donc connu un vaste processus de socialisation. La technologie s'est développée.

Mais c'est un développement qui vise un objectif très limité : simplement l'appropriation et l'accumulation des profits par quelques dizaines de personnes dans le monde. Ce développement majestueux se poursuit donc avec un objectif très, très limité en tête, et c'est là, je pense, la contradiction fondamentale. Une autre contradiction importante, c'est qu'au sein de l'unité de production, le capital exerce un contrôle totalement dictatorial sur le travail. Donc, quand vous êtes un travailleur, vous ne choisissez pas ce que vous faites. Vous faites ce qu'on vous dit de faire. Mais ensuite, quand vous entrez dans la sphère des échanges marchands, tout est complètement

anarchique. C'est l'anarchie du marché. Et donc, de fait, vous ne pouvez pas planifier et décider de produire ce qui est nécessaire à la société, si vous voulez.

Mais au lieu de ça, vous poursuivez simplement cet objectif très limité : accumuler des profits. Donc, s'il est plus rentable de produire du Viagra ou n'importe quel autre bien destiné à des personnes blanches, riches et d'âge moyen qui vivent dans les pays du Nord, vous allez investir là-dedans plutôt que de produire des vaccins contre le paludisme, qui touche principalement des personnes dans les pays du Sud qui n'ont pas les moyens de se payer ces vaccins. Vous voyez, vous avez donc la capacité de mobiliser les forces productives pour développer quelque chose qui améliorerait la qualité de vie de milliards de personnes. Mais à la place, vous poursuivez, si vous voulez, un objectif très limité : l'accumulation de profits. Et cela montre aussi à quel point le capital est en réalité antidémocratique, puisque aucun d'entre nous n'a la maîtrise des décisions sur ce qui doit être produit.

Cette décision est prise par une poignée de personnes qui contrôlent, de fait, les investissements, et leurs intérêts ne coïncident pas nécessairement avec ceux de la société dans son ensemble. Et c'est pourquoi je pense, pour répondre à votre question, que la solution serait d'arriver à un modèle de production qui s'oriente de plus en plus vers la planification, vous voyez, et vers des décisions prises ensemble, démocratiquement. Ce que nous voulons, c'est donc une démocratie économique : décider démocratiquement de ce qu'il faut produire et de la manière de le produire. Et vous pouvez appeler ça de la planification ou, je ne sais pas, lui donner le nom que vous voulez. Peu importe. Et quand les gens disent : « Ah, mais ça, vous savez, c'est socialiste », eh bien, écoutez, les entreprises ont largement recours à la planification. Vous croyez que des géants comme Google ou Meta ne font pas de planification ?

Enfin, bien sûr qu'elles planifient, d'accord ? C'est simplement qu'à l'extérieur, sur le marché, c'est l' anarchie qui règne. Il y a de la planification, vous savez, au sein de l'entreprise, et à l'extérieur, il y a le marché, où règne en grande partie l'anarchie. Donc, je pense que la solution, c'est vraiment d'aller vers davantage de démocratie économique, d'une part. Et d'autre part, je pense qu'il est important de soustraire à la logique marchande certaines choses essentielles à la vie, comme le logement, les soins de santé et l'éducation. Ce ne devraient pas être des marchandises. Il faut que ces services soient effectivement assurés dans l'intérêt de la collectivité. Et cela ne veut pas dire que les marchés ne devraient pas exister. Bien sûr, il y aura des marchés, il y aura des entreprises, mais certaines choses fondamentales doivent être garanties, parce que nous avons les moyens de le faire.

Ce n'est tout simplement pas rentable de le faire. Et c'est là toute la contradiction, vous voyez. Il faut donc davantage recourir, je dirais, à la planification pour répondre aux besoins de la société. On ne peut pas compter exclusivement sur l'anarchie et le dynamisme des marchés en espérant que, d' une manière ou d'une autre, cela répondra aux besoins des gens. Et on sait que ce n'est pas le cas, puisqu'on voit le changement climatique, la perte de biodiversité, les inégalités qui se creusent. De toute évidence, vous voyez, un système sans planification ne fonctionne pas. Et je vais conclure là-dessus. Avant, on avait de la planification, du moins en Italie. Ça s'appelait la politique industrielle.

Je veux dire, ça existait chez nous. Qu'est-ce qu'une politique industrielle, sinon, au fond, une façon pour un État de planifier dans les secteurs industriels clés du pays ? Ça existe, vous voyez, même dans un système, je dirais, capitaliste. Donc, oui.

#Pascal

Marco, vous voulez ajouter quelque chose ? Merci.

#Jacopo Bergamo

Oui, vous savez, je suis tout à fait d'accord avec ce qu'a dit Graziano, et voilà pour la réponse longue. Notre modeste contribution, en tant que Crisis, consiste à reconnaître que la solution est politique. Mais pour pouvoir introduire la politique dans les débats scientifiques, avec une démarche scientifique, il faut d'abord pouvoir parler librement. Ce qui se passe en ce moment, à mon avis, c' est une sorte de renaissance de Marx dans le monde universitaire. En tout cas, quelque chose est en train de changer par rapport aux années deux mille, où l'on ne pouvait plus parler de Marx, de capitalisme, d'économie planifiée, de socialisme, et de tout le reste. Nous essayons d'aborder ces questions de manière scientifique et interdisciplinaire, parce que, bien sûr, Marx, lui non plus, ne se limite pas à une seule discipline, même si certains veulent en faire un sujet de discussion relevant uniquement de la pensée philosophique.

Le marxisme est une manière de comprendre la réalité. Il a sa propre ontologie et sa propre épistémologie. On peut donc l'utiliser dans des disciplines très différentes, des sciences, des technologies, de l'ingénierie et des mathématiques aux sciences sociales. Et c'est ce que nous essayons de faire : créer un espace où les gens peuvent parler librement de différents sujets, en s' appuyant aussi sur les catégories de Marx, sur sa manière de comprendre les choses. C'est notre modeste contribution, mais aussi celle du monde universitaire et d'une société scientifique internationale comme Crisis. Ensuite, de manière générale, les marxistes diraient que nous ne concoctons pas de recettes pour l'avenir, parce que le changement est déjà à l'œuvre dans la réalité, parce que le communisme est le mouvement réel qui abolit le statu quo.

Et même si, bien sûr, ce que nous observons n'est pas la même chose que ce qui s'est passé aux dix-neuvième et vingtième siècles, je pense que nous devons aussi reconnaître que, dans cette période très dangereuse et préoccupante, une alternative est en train d'émerger. Un nouvel équilibre des forces se dessine entre les pays du Nord et ceux du Sud. C'est quelque chose de très important. Cependant, comme le nouveau n'est pas encore né et que l'ancien n'est pas encore mort, nous vivons une époque très dangereuse, mais aussi intéressante. Et nous devons apporter notre modeste contribution à la paix, à la transition écologique et à la justice sociale. C'est ce que nous essayons de faire, en commençant par créer un espace où nous pouvons discuter plus librement.

#Pascal

Une dernière question pour Graziano. Vous savez, tout système socio-économique repose sur quelques principes fondamentaux, n'est-ce pas ? Et l'un des principes fondamentaux du capitalisme moderne, c'est bien sûr la centralisation de la monnaie. C'est pour ça que l'argent que j'ai dans mon portefeuille n'est qu'un bout de papier. Je pourrais le mettre dans une photocopieuse et en faire autant de copies que je veux. Mais si je fais ça, j'irai en prison pour de très, très, très, très longues années. De longues années. Et tout le monde comprend ça, n'est-ce pas ? Le pouvoir de la monnaie est centralisé. Si vous pouviez changer une seule chose dans l'organisation actuelle, disons, du système socio-économique, qu'est-ce que ce serait, pour nous rapprocher de la situation à laquelle vous pensez que nous devons parvenir ?

#Graziano Ceddia

Eh bien, je pense que le fonctionnement de la monnaie découle de l'existence de ce que les marxistes appellent les rapports sociaux de production. C'est donc un symptôme en soi. Dans ce sens, bien sûr, de nombreux livres ont été écrits sur la réforme du système monétaire. Je veux dire, vos auditeurs savent sûrement que la majeure partie de la masse monétaire n'est même pas contrôlée par la banque centrale : entre quatre-vingt-quinze et quatre-vingt-dix-sept pour cent sont entre les mains des banques privées, lorsqu'elles accordent des crédits. Donc, quand elles accordent un prêt, elles créent en fait de la monnaie à partir de rien. Mais, d'une certaine manière, ce système remplit une fonction : il facilite le processus d'accumulation du capital, qui, sans cela, finirait par se gripper. Il y a donc de nombreux livres qui se sont vraiment penchés sur la réforme du système monétaire. Vous savez, « 100% Money », d'Irving Fisher, a été écrit après la crise de mille neuf cent vingt-neuf, au cours de laquelle il avait perdu la majeure partie de son argent. Avant cela, il avait une autre conception de la monnaie.

Ou encore un autre excellent livre, vous savez, de Michael Rowbotham, qui s'intitule The Grip of Death. Il fait référence au mot anglais « mortgage », qui désigne un prêt hypothécaire : si vous ne remboursiez pas votre dette, vous le payiez de votre vie. Beaucoup de choses ont donc été écrites sur le sujet. Il y a au Royaume-Uni l'association positivemoney.co.uk, qui réclame une réforme monétaire. Mais ce sont précisément des recettes pour les cuisines de l'avenir. Et nous pouvons tous dresser une liste des choses à améliorer dans le secteur monétaire, si vous voulez. Mais le fait est que le fonctionnement de la monnaie n'est lui-même qu'un élément d'un système plus vaste, dont le cœur est constitué par les rapports sociaux de production dominants. Alors, bien sûr, je voudrais une autre forme de monnaie, qui ne soit pas liée à la dette, laquelle pousse en elle-même, de fait, à la recherche de l'accumulation.

Parce que si vous émettez une dette et que vous devez la rembourser avec des intérêts, d'où va venir l'argent pour payer ces intérêts ? Il faut faire croître l'économie. Le fait d'avoir un système monétaire qui repose à quatre-vingt-dix-sept pour cent sur la dette imprime donc une forte dynamique de croissance à l'ensemble de la macroéconomie. Mais ce système est, si vous voulez, une nécessité découlant des rapports sociaux de production, une conséquence de ces rapports. Et il est nécessaire pour que le système continue de fonctionner. C'est donc, si vous voulez, une

configuration autocatalytique, où quelque chose est à la fois une cause et un effet. J'aimerais donc que nous ayons un autre système monétaire, mais je pense que le changement doit vraiment partir d'une transformation des rapports sociaux de production. Et ça, je dirais que c'est un travail d'une autre nature.

#Pascal

Je sais que nous devons poursuivre ce travail, et que votre organisation va continuer à le faire. Alors, si les gens veulent vous trouver, vous suivre ou participer à votre prochaine conférence, où doivent-ils se rendre ?

#Graziano Ceddia

Eh bien, la prochaine conférence aura lieu à Venise en novembre deux mille vingt-sept. Nous vous communiquerons davantage d'informations à ce sujet. Nous avons un site internet, www.iscrisis.org, et vous pouvez tout simplement nous trouver en faisant une recherche sur Google. Nous avons aussi une page sur LinkedIn, alors n'hésitez pas à vous inscrire, à nous suivre et à nous contacter. Vous pouvez également nous joindre par e-mail à l'adresse info@crisis.org.

#Pascal

Je mettrai les liens vers votre organisation et vos travaux dans la description ci-dessous. Nous nous reparlerons avant votre prochaine conférence, c'est certain, pour en faire la promotion. Graziano Ceddia et Giacomo Bergamo, merci beaucoup de nous avoir accordé de votre temps aujourd'hui.

#Graziano Ceddia

Merci beaucoup. Merci beaucoup. Au revoir.